

Chroniques de la Mission Agrobiosciences

**Carnets de voyage
(octobre 2003)**

La Guadeloupe dans les alizés du futur

*Jean-Claude Flamant.
Mission Agrobiosciences*

Edité par la Mission Agrobiosciences. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



La Guadeloupe dans les alizés du futur

Carnets de voyage
(octobre 2003)

Par Jean-Claude Flamant, Mission d'Animation des Agrobiosciences.

Fréquemment sollicité par des instances scientifiques ou agricoles étrangères, Jean-Claude Flamant retire de ces voyages en terres connues ou inconnues ces « Carnets » où se mêlent son regard de zootechnicien, de naturaliste, de découvreur, de prospectiviste et... d'homme sensible aux paysages et aux individus.

Invité par le président du centre Inra « Antilles-Guyane », en septembre 2003, Jean-Claude Flamant livre ici ses réflexions sur le devenir de l'agriculture des Caraïbes, entre canne à sucre, élevage et recherches végétales. Mais aussi, au-delà de la distance et des différences flagrantes, sur les éléments de résonance par rapport aux préoccupations méditerranéennes, voire midi-Pyrénéennes. Notamment en terme d'agriculture péri-urbaine.

1. Approches

Traversée

Ce matin encore avant l'embarquement à Orly, puis au cours du vol, j'ai feint d'avoir d'autres centres d'intérêts. J'ai continué à travailler sur les dossiers en cours : le projet d'analyse stratégique des futurs de l'INRA et mes ultimes remarques à Bertrand Hervieu, la chronique du débat « INRA 2020 » tenu à Corte et à San Giuliano dont je viens de lisser une première version « rugueuse », le document écrit par Annick Gibon pour la soutenance de son HDR et qui décrit son itinéraire scientifique... C'est évident, je ne suis pas très représentatif de la population qui va prendre l'avion aujourd'hui, essentiellement des familles de guadeloupéens et quelques touristes du troisième âge.

J'ai voulu ignorer ce qui est pour moi exceptionnel : je vais arriver à Pointe-à-Pitre. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai traversé l'Atlantique qu'une seule fois, c'était lors du vol inaugural UTA Toulouse New York. Vraiment, cet Atlantique m'impressionne. Je ne peux pas traverser l'immense océan dans des circonstances banales, comme s'il s'agissait seulement de ma Méditerranée familière ! Alain Xandé, Président du Centre INRA « Antilles-Guyane » a manifesté le souhait depuis deux trois ans de m'introduire au contexte économique et social de la Guadeloupe pour m'intéresser à l'exploration des futurs possibles de son agriculture. Il pense que mon apport peut être utile pour la conception et l'animation d'une démarche prospective. J'en prends acte. Je verrai bien ce que cela signifie et comment je vais réagir dans un cadre inédit pour moi. J'arrive en effet sans m'être préoccupé de ce lointain territoire de l'INRA, de ses conditions climatiques, de ses habitants et de ses paysages. J'ai voulu que ce voyage soit une découverte, sans information préalable, jusqu'à ignorer mon heure précise de départ de Blagnac puis d'Orly ce matin. Je ne savais même pas combien il fallait d'heures de vol pour aller de Paris à Pointe-à-Pitre... cinq heures, six heures ? J'ai appris tout ça en retirant mon billet à l'enregistrement ! Ma crainte, à l'approche de ce nouveau monde, c'est de trop m'attacher à ces questions prospectives, à ces gens, à ces territoires que je vais découvrir et que je pressens passionnants.

En approche de l'arrivée, images de Pointe-à-Pitre projetées sur l'écran, et énumération de la liste des formalités à accomplir, et même des procédures pour le retour : « *Si l'on évoque le retour... c'est que nous allons bientôt arriver* », c'est la réflexion élémentaire que je me fais. Si j'en crois les indications affichées sur l'écran, nous avons parcouru 6 330 km, et nous sommes encore à 10 668 mètres d'altitude. Il est 19h29, heure de Paris, départ à 12h00 d'Orly. Déjà sept heures vingt neuf de vol !

Distribution des cartes de débarquement pour les non ressortissants français ou de l'UE. Où je m'aperçois de la présence proche dans la cabine de familles d'Haïtiens qui font transit par la Guadeloupe.

19h45, 6 711 km, 2 590 mètres d'altitude. La descente a été rapide !

Pas très confortable ce long voyage, ce parcours immobile au milieu de la cabine, entre des enfants endormis et des adultes qui réagissent bruyamment aux épisodes d'un film d'action. Musique classique à l'oreille... je ne parviens pas à mettre ces huit heures à profit pour une activité intellectuelle productive, pour me concentrer sur un sujet. Quelques lignes seulement écrites sur mon carnet. Quelques pages feuilletées d'un livre de récits de voyages acheté avant l'enregistrement à Orly... l'ouvrage de José Saramago, Prix Nobel de littérature : « Pérégrinations portugaises », comme en écho à mes « Enquêtes nomades en Méditerranée », dont l'un des chapitres sera consacré à Evora et à l'Alentejo. Que dit un Prix Nobel de littérature de ces lieux que j'ai visités ? Avec ce livre, je me raccroche à mes territoires habituels de voyages, l'Europe du sud et la Méditerranée. Les Antilles, ce n'est pas jusqu'à présent « ma destination favorite » ! Mais je réalise qu'avoir choisi un ouvrage sur le Portugal n'est pas sans rapport avec la destination de mon voyage : ce pays est celui de l'ouverture de l'ancien monde au nouveau monde, celui des « grandes découvertes » transocéaniques.

Premiers regards

Nuages tropicaux, blancs, découpés sur le fond gris métallique de la surface de l'océan. Premiers contacts visuels avec cette « terre insulaire » : un virage, un coin de la côte dans un hublot à gauche. Le commandant de bord annonce « *30° au sol, avec un risque de pluie* ». Atterrissage au milieu de ce qui m'apparaît être plus une forêt qu'un aéroport. J'apprendrai que la piste est construite dans la zone de mangrove qui borde la côte à cet endroit. Stop au parking ! Final de « Water Music » !

Coup d'œil sur l'aérogare. Rien d'original. Un grand bâtiment d'allure fonctionnelle, avec son béton gris en extérieur, qui ne fait pas somptuaire. Un tour dehors, poussant mon chariot à bagages, pour un premier repérage des lieux, en attendant Alain Xandé. Quelques palmiers dérisoires font décor aux panneaux brandis par les « tour operators » qui récupèrent leurs clients, pas très nombreux en cette saison de pluies. Ciel clair balayé de grands nuages gris qui passent. Chaleur tout à fait supportable surtout en bras de chemise après avoir posé la veste. Vérification de la mise en route de mon téléphone mobile. Ambiance tranquille. Plusieurs passagers sont comme moi en attente, sans émoi apparent, sans signe d'impatience. Je m'assoie sur une margelle à l'ombre. Connexion de mon mobile sur le réseau local. Un message. Ce n'est pas Alain Xandé, mais Gérard Chaumerliac qui m'a appelé au cours du vol depuis Toulouse. Je le rappelle aussitôt. Surprise, il est en soirée « Rotary » et il n'en revient pas

que je sois à Pointe-à-Pitre au soleil de l'après-midi : il fait nuit à Toulouse. Mesure concrète du décalage. Il faudra que je m'y fasse.

Les longues traversées en bateau d'autrefois jouaient parfaitement leur rôle : l'abandon d'un monde, la préparation mentale et physique à la rencontre d'un autre. Ces huit heures passées à plus de dix-mille mètres d'altitude sont à la fois trop longues et trop courtes. Trop longues dans l'inaction, trop courtes pour l'initiation. Une seule attitude : me préparer à la découverte de l'inattendu. Car c'est délibéré de ma part, je veux être dans l'état d'esprit du découvreur, de l'explorateur, celui qui arrive sans références et sans repères sur une terre nouvelle. Ceci n'est pas sans risques. Par exemple, être impressionné par la première scène banale venue telle une plaque photographique, attacher de l'importance à des événements sans portée réelle, laisser échapper des traits majeurs, ignorer la force de l'histoire dans les faits d'aujourd'hui, m'enliser dans des lieux communs, ou encore faire de grossières erreurs d'interprétation... L'intérêt est d'être stimulé par toute image, toute rencontre, en acceptant d'être naïf, en maintenant en éveil ce qui reste en chacun de nous de l'esprit d'enfance.

Le collègue envoyé par Alain Xandé a fini par me trouver. Je ne le connais pas et il ne me connaît pas. Mais pas de souci : nous étions faits pour nous rencontrer. De mon côté, je prenais tout mon temps à me sentir être et vivre dans ce cadre totalement inédit pour moi, pas encore remis de cette transplantation aussi loin de mes bases, le corps ici, mais la tête encore là-bas. Il m'apprend qu'Alain a dû aller aux obsèques d'un parent d'un des collègues de l'INRA, et alors qu'il était ces jours-ci en voyage en Guyane, il n'a pas eu le temps de préparer mon programme. Le collègue n'est au courant de rien de ce qui m'attend, à part l'hôtel où il va me déposer. Très bien ! La découverte s'annonce vraiment complète !

Sortie de la zone aéroportuaire, yeux grands ouverts et attentifs ! Première image, celle de l'abondance et la verdure de la végétation, qui contrastent avec le jaune et le gris des campagnes toulousaines dépouillées à la fin de l'été exceptionnel de cette année. Et puis seconde image qui me saisit... voici une vache, deux vaches, trois vaches... des vaches partout, en bordure de l'autoroute et dans les champs, chacune attachée à un piquet ! Image forte par son caractère inattendu et insolite ! Réflexe de zootechnicien, je m'essaie à identifier les types : des « Limousins », des « Zébus », des « Charolais », et d'autres encore... blonds, bruns, rouges, gris, panachés... quelle diversité ! Impossible d'en faire le tri. Leur seul point commun : leur format modeste, 400 kilos maxi... à l'œil !

Petites routes à l'écart de la voie rapide dans un territoire de coteaux modestes. Paysage incertain, un relief de molles ondulations, sans caractère marqué. J'accroche au passage quelques noms familiers sur les panneaux indicateurs, probablement ceux des adresses postales ou des appartenances administratives de l'INRA : Lamentin, Petit Bourg... Mon collègue conducteur réalise mon ignorance

et vient à mon secours : il me désigne les champs de canne à sucre et m'invite à les distinguer des parcelles d'ananas. Première initiation à l'agriculture des lieux ! En fait cette campagne m'apparaît très peuplée. De nombreuses petites maisons à l'allure plus ou moins solide, soit en bois soit en matériaux de pierre ou de béton - je repère les toits colorés d'un beau bleu « outremer » - avec des vérandas qui témoignent, j'imagine, d'habitudes de vie à l'extérieur. Passage devant la grande carcasse rouillée d'une ancienne usine sucrière fermée depuis quelques années. Explications sur le regroupement du traitement de la canne sur seulement deux usines, dont une à Marie-Galante.

Premiers contacts

Mon gîte durant ces quelques jours, au milieu de la campagne, à une vingtaine de minutes de l'aéroport, c'est « Le Relais des Sources », à proximité de « Ravine Chaude », un site de sources thermales qu'exprime le nom du lieu. Petits cabanons de type local organisés autour d'un grand bâtiment de réception en charpente de bois vernis, avec véranda et piscine, dans un cadre de fleurs et de grands arbres propice au repos. Une ambiance de vacances !

Je mesure soudain que depuis plusieurs mois, c'est la première fois que je n'ai pas un emploi du temps sous pression. Je fais donc des efforts... pour prendre mon temps : ouvrir mes bagages, ranger mes affaires, reclasser mes papiers en vrac, organiser mes lectures, finir quelques corrections sur mon ordinateur (les forces de rappel avec les affaires de la métropole et de Toulouse sont encore actives !). Je m'installe sous la véranda du cabanon. Prise de contact avec des bestioles qui vont bientôt couvrir mes pieds de rougeurs urticantes, et me faire comprendre que, quel que soit l'agrément de la température, il vaut mieux marcher en chaussures et chaussettes et en pantalon, plutôt que pieds nus, en sandales et en short ! Je me réfugie à l'intérieur du logement à l'ambiance moins agréable mais moins risquée. Je finis par trouver le mode de mise en marche de la « clim » vrombissante. Et je détecte aussi d'où vient l'affreux bruit qui se déclenche toutes les cinq minutes : le frigo qui vibre ! Ambiance et adaptation !

Au jour descendant, premier repérage des paysages depuis la route vers le domaine INRA de Duclos, sous la conduite d'Alain Xandé. Une succession de coteaux qui aboutissent à une barrière sombre de montagnes aux sommets cachés par une épaisse ouate de nuages débordants, une esthétique qui évoque le paysage des lignes de coteaux du Lauragais qui se succèdent jusqu'à la cordillère des Pyrénées. Passage sur le petit pont de la rivière des Goyaves, aux eaux bondissantes et claires entre deux rives débordantes de verdure. Repérage de la physionomie particulière des « jardins créoles » dont le fouillis apparent contraste avec les étendues monotones de canne à sucre. La dépression de Duclos apparaît accueillante, avec ses serres, ses clôtures et ses hangars, ses bâtiments administratifs environnés d'arbres vigoureux. Je repère des plantes que l'on rencontre chez nous habituellement chez

les fleuristes et qui ont tant de mal à prendre de l'ampleur dans l'atmosphère desséchée des appartements. Ici tout se développe en continu et en pleine terre, dans l'humidité et la chaleur !

Un tour aux installations expérimentales sur les productions animales. C'est le secteur où Alain exerce ses talents de chercheur. Presque 18h00 : je réalise que, pour moi, c'est comme s'il était minuit et que je n'ai pas fermé l'œil depuis 4h00 ce matin. J'en suis étourdi, mais je suis content de vivre ainsi dans un monde nouveau ! Alain m'énumère les travaux de recherche conduits ici et qu'il a initiés : « *Ici, ce sont des Créoles, là-bas des Large White, et entre les deux des croisés !* ». Il me désigne ainsi les cochons dont je ne peux que deviner la présence dans la pénombre du soir tropical par quelques mouvements dans les stalles. Dans l'étable voisine, les brebis se manifestent, elles, de manière plus sonore, curieuses de l'incursion du « patron » à une heure inhabituelle. Peut-être y aurait-il ce soir un supplément à la ration quotidienne ? Ce sont des brebis « scientifiques » : toute consommation individuelle est enregistrée grâce à un automate dont le modèle a été mis au point au domaine de La Fage, en Aveyron. Je retiens de ce bref « survol de nuit » que le souci est ici celui d'une recherche zootechnique qui sait encore combiner la génétique, la physiologie, l'alimentation, les produits... contrairement à la plupart des équipes de métropole qui concentrent leur exploration sur les territoires biologiques des cellules laissant à d'autres (mais à qui ?) le soin de s'occuper des fonctions physiologiques des organes, ou du fonctionnement des animaux entiers, ou de la conduite des troupeaux.

Sur les petites routes qui me ramènent au gîte, Alain me commente ses activités des jours passés qui font qu'il n'a pas eu le temps de préparer pour moi un programme. Mais je comprends que dans sa tête tout est en train de se mettre en place, malgré son voyage en Guyane d'où il revient, malgré la réception d'une délégation néo-calédonienne il y a quelques jours, malgré des obsèques aujourd'hui, sans oublier le souci d'accueillir dans deux semaines la Directrice générale de l'INRA... Il va m'impliquer dans ses réflexions sur le Schéma de Centre, et il compte sur moi aussi pour parler « prospective » avec le Président de la Chambre d'Agriculture avec qui il vient de prendre rendez-vous. Voilà pour demain !

Retour au « Relais des Sources ». Les grondements d'un orage s'amplifient depuis la montagne ! La terrasse, avec ses tables et ses fauteuils sous la véranda en bordure de la petite piscine, est bien agréable. Je suis le seul « touriste » à en profiter. Cependant, je n'ai pas le goût de me plonger dans l'eau, peu attrayante sous le ciel noir. Encore que se baigner alors que la pluie tiède tombe drue est probablement source d'un plaisir particulier qu'il faudrait goûter. Mais c'est d'abord la nouveauté du décor sonore des lieux qui m'intéresse : la pluie qui frappe sur le toit du bungalow, les hululements des grenouilles qui peuplent la nuit de la campagne environnante, le braiment d'un âne proche, les roulements de l'orage à répétition... et aussi le moteur continu de la piscine. Quel concert

2. Initiations

Introduction à l'agriculture de Guadeloupe

Le vent alizé souffle généreusement ce matin, apaisant la chaleur humide et dégageant de larges plages de soleil entre des amoncellements de nuages. Flaques d'eau partout sur une voirie incertaine. Des édifices à l'allure hétéroclite abritant divers organismes agricoles dont le nombre semble aussi grand qu'en métropole et à Auzeville ! La Chambre d'Agriculture est hébergée en périphérie de Pointe-à-Pitre dans les locaux d'allure délabrée d'un lycée agricole réinstallé ailleurs dans du neuf. Atmosphère climatisée du bureau du Président de la Chambre d'Agriculture. Accueil sympathique. Large sourire. D'entrée, Maurice Ramassany dit à Alain Xandé qu'il compte sur lui et sur l'INRA pour faire avancer le « dossier prospective » dont ils parlent ensemble depuis plusieurs mois. Petit tour d'horizon des caractéristiques et des problèmes de l'agriculture guadeloupéenne, avec le concours du Directeur de la Chambre et du Directeur des Services qui nous ont rejoints. Je comprends que cette conversation fonctionne comme un résumé des chapitres précédents de leurs échanges : pour Alain, c'est une manière de m'introduire au sujet. Je plonge sans pré requis dans les problématiques du pays, et j'apprécie cette immersion. Mes neurones, quoiqu'en manque de sommeil, sont stimulés par la nouveauté, renforcés par une tasse de café. La conversation se poursuit sur les conditions de réalisation du travail de prospective : « *On va mettre au point le cahier des charges, estimer le coût – ça va coûter cher ! - puis on fera appel à l'INRA !* ».

Alain Xandé, considérant certainement que je suis maintenant suffisamment sensibilisé à l'intérêt d'une réflexion sur les futurs de l'agriculture de la Guadeloupe, et pensant aussi que ses interlocuteurs ont besoin de m'entendre, sollicite mes premières réactions : « *Jean-Claude, c'est à toi ! Comment penses-tu que nous pourrions nous y prendre ici ?* ». Je suis venu en Guadeloupe comme une ressource mobilisable, sans savoir comment je pourrais l'être... Une bonne demi-heure vient de se passer sans que j'ouvre la bouche – ce qui est quand même assez rare ! Mais j'ai noirci quatre ou cinq pages de notes de mon carnet, avec quelques réflexions et des questions en marge. De mes griffonnages, j'improvise quelques commentaires sur ce que pourrait être selon moi une démarche prospective sur l'agriculture en Guadeloupe. J'insiste sur ses principes, sur son état d'esprit, sur le but recherché.

En définitive, le « voyageur – découvreur » n'est jamais totalement vierge. Il a tendance à rapprocher ce qui est nouveau pour lui avec ce qu'il connaît déjà, à faire des comparaisons. Ainsi je n'hésite pas à trouver des ressemblances entre l'agriculture de Guadeloupe telle qu'on me l'a décrite, avec l'agriculture du Var : un pont entre la Méditerranée familière et la Caraïbe nouvelle ! Alain a pris des

risques en me laissant ainsi intervenir sans filet ! Mais mes interlocuteurs n'ont pas l'air choqués. Politesse de circonstance ? Non, ils disent qu'ils voudraient en savoir plus. Rendez-vous est pris.

Poisson grillé et piège antillais

Retour à l'INRA, au domaine Duclos, pour le déjeuner. Alain commente aux collègues qu'il a invités, intéressés par la prospective, que mon intervention de ce matin « *bouleverse totalement la donne* », et remet en cause l'approche « *procédurière* » qui avait prévalu jusqu'alors dans les discussions avec la Chambre. Je n'avais pas réalisé que mon topo improvisé avait eu cet effet, et que, aux yeux d'Alain, j'avais fait très fort. Une « force » qui est peut-être celle de mon regard décalé. Il ajoute que les dirigeants de la Chambre se déclarent très intéressés et preneurs pour une nouvelle réunion. Ainsi, à écouter Alain, nous prenons de l'altitude dans le ciel des futurs de la Guadeloupe ! Comment nous diriger dans le courant des vents alizés ? Comment s'appuyer sur leur énergie pour construire le futur ? Réponse dans deux jours lors de la prochaine étape de la réflexion avec la Chambre d'Agriculture.

Quelques conseils, charitables, de la part de mes compagnons quant à l'usage du piment redoutable qui décore innocemment notre plat de poisson grillé. Evocation à cette occasion du piège antillais auquel le Président de l'INRA, Guy Paillotin, s'était fait prendre dans des circonstances similaires : il croyait savoir ! Mon ignorance volontaire m'a sauvé du feu !

Ayant ainsi évité un premier piège, je peux faire un petit résumé de ce que j'ai dit ce matin. D'un côté, je comprends qu'il y ait besoin d'élaborer un cahier des charges, de signer une convention prévoyant les moyens nécessaires et définissant le travail de chacun, c'est-à-dire l'aspect « procédure ». Je ne peux pas non plus négliger l'importance qu'il faut accorder à la méthodologie de la démarche prospective, une méthodologie rigoureuse qui doit successivement identifier les domaines d'interrogations du futur, adopter des hypothèses contrastées d'évolution pour chaque variable retenue, pour aboutir au choix et à l'écriture de scénarios alternatifs. Et c'est sur la base des futurs ainsi explorés que l'on pourra engager ensuite un travail sur les choix stratégiques à effectuer. D'accord sur tout ça, ai-je dit ! Mais j'ai insisté sur le fait qu'il me paraissait nécessaire de bien expliciter en préalable ce que l'on attendait d'une démarche prospective. Car ceci conditionne à mes yeux toute la suite. Par exemple, en attend-t-on un rapport dont on va confier la rédaction à un bureau d'étude ? ou même à l'INRA ? Ou bien cette démarche d'exploration des futurs va-t-elle être une belle occasion de mettre en scène une animation collective impliquant le monde agricole dans ses rapports avec les autres acteurs du même territoire ? Quand je pose une telle question, c'est bien entendu pour lui donner une réponse positive : mon option est bien d'utiliser la démarche prospective comme moyen d'acquisition d'une lucidité collective sur les enjeux du futur.

Le repas et la conversation se poursuivent en évoquant les limites de la Chambre d'Agriculture pour mener à bien une telle entreprise. Mon opinion, c'est que ce qu'ils me décrivent n'est pas spécifique à la Chambre d'Agriculture de Guadeloupe : toutes les institutions de ce genre ont leurs faiblesses, voire leurs inconforts. Mais, quelles que soient ces insuffisances, réelles ou ressenties, l'institution « Chambre » est incontournable. Il faut même, si nécessaire, la mettre en position de jouer son rôle. C'est un établissement public auquel l'INRA, l'administration, des organismes économiques ou des collectivités... ne peuvent se substituer. Les chercheurs peuvent venir en appui, et même s'impliquer personnellement pour certains d'entre eux, mais la Chambre doit être placée dans la fonction irremplaçable qui est la sienne, pour laquelle elle a été faite. Je leur décris à ce propos comment s'y est prise la Chambre d'Agriculture du Var. Elle a recruté un chargé de mission dédié totalement à l'opération prospective, sous la dépendance directe du Président et du Directeur de la Chambre, pouvant disposer de l'accès aux ressources humaines et aux compétences des services par leur intermédiaire. Elle a également créé une Commission Prospective parmi les élus. Ce qui me paraît extrêmement intéressant dans cette expérience, ce n'est pas uniquement l'organisation dont elle s'est dotée, c'est aussi le fait que la Chambre d'Agriculture a fait le choix, selon mes recommandations, de chercher à « construire une vision partagée des futurs », en ouvrant largement sa réflexion aux autres Chambres Consulaires, en y intéressant les associations et les élus locaux, et pour ce faire en insistant beaucoup plus sur la dimension territoriale des activités agricoles que sur l'économie et l'organisation des filières.

Réactions positives et intéressées de mes collègues. Je sens que je suis en train de mettre le doigt dans un processus qui risque de me mobiliser, et avec moi la Mission Agrobiosciences ! Dans ma tête s'aligne ce que pourrait faire la MAA dans un tel contexte : concevoir, organiser, animer la succession des événements, insister sur l'intérêt d'une animation collective d'un débat sur les futurs de l'agriculture... Quant au contenu de la prospective proprement dite, il y a peut-être des gens à l'INRA et à la Chambre qui sauraient faire, d'autant que certains d'entre eux ont suivi les Séminaires de Prospective de l'INRA. Mais auront-ils le temps disponible ? En tout cas, avant toute chose, il me semble que ce dont ils ont tous besoin, c'est d'un cadre conceptuel et organisationnel qui les rassure, et aussi de quelqu'un auprès d'eux (physiquement ou par mel) comme ressource, comme référence, même s'il est loin du terrain ! Ça y est ! Le piège antillais que je redoutais est en train de se refermer !

Paroles sur la canne à sucre

On accède aux locaux du Centre Technique et Industriel de la Canne à Sucre (CTICS) par le parking de l'hyper marché des « Abymes », en bout de la piste du « Pôle Caraïbe » - c'est le nom de l'aéroport de Pointe-à-Pitre. Rencontre avec le directeur, Alex Urbino. En cet après-midi, la pluie tombe en abondance sous un ciel très assombri et bas. « *Mais c'est de l'or pour la canne à sucre* » commente Alex Urbino, comme pour m'introduire au sujet. Car, m'explique-t-il, c'est la période de démarrage de la végétation et de la pousse des jeunes plants. Alors cette pluie va assurer une bonne implantation favorable à la suite et aux rendements en sucre.

Alain dit qu'il a improvisé mon programme, mais il a le souci de me faire rencontrer quelqu'un qui s'exprime avec un grand souci de clarté. Alex Urbino va me parler des acteurs, des marchés internationaux, du climat, des structures, des politiques. Pas dans le désordre et de façon confuse. Non, avec une référence permanente au système productif dans son ensemble, dans ses dimensions technique, économique, sociale et territoriale. Ce qu'il argumente, c'est le besoin de ce qu'il appelle « *une prospective animation* », en vue d'« *une identification partagée des différentes voies du futur* ». Pour la filière canne à sucre elle-même mais en envisageant aussi des alternatives de diversification telles que par exemple la production de fleurs et plantes tropicales pour l'exportation. Son opinion, c'est que certains groupes de professionnels ont de belles idées, par exemple les producteurs affiliés à la Confédération Paysanne, mais qu'ils les utilisent d'abord « *pour marquer leur différence* ».

Alain Xandé élargit la perspective : l'analyse devrait s'intéresser à l'ensemble du « *système productif local* » qui implique à la fois les agriculteurs, les industriels, les transporteurs, les activités portuaires, etc. Alex Urbino insiste : « *Il faut crédibiliser les analyses et les alternatives par une démarche qui implique tous les acteurs* ». Il se prononce pour la désignation d'un « *Monsieur Prospective* ». Cette analyse et ce point de vue sont en tous points dans la ligne que j'ai argumentée ce matin à la Chambre d'Agriculture et auprès de mes collègues à midi. Et pourtant, Alex Urbino n'était pas parmi nous !

Je voudrais profiter de cette entrevue pour m'initier à la situation économique de la filière : « *Y-a-t-il des menaces sur la canne à sucre ?* ». En posant cette question, je pense aux menaces souvent évoquées avec les responsables agricoles et économiques : la mondialisation, les règles de l'OMC, la politique européenne ! La réponse qu'il me fait ne relève pas de ce registre, ce qui en accroît son intérêt à mes yeux ! Pour Alex Urbino, la menace est d'abord endogène, de nature territoriale, par grignotage des terrains de culture par les terrains à bâtir, face à la pression démographique et à la logique de l'urbanisme (je reconnais ici les problèmes de l'agriculture péri-urbaine, ce qui renforce à

mes yeux l'intérêt de faire un lien avec la situation de l'agriculture dans le Var). Certes, à long terme, il faut être vigilant quant à l'évolution du poids de pays comme l'Australie et le Brésil. La force du Brésil, explique-t-il, c'est qu'il subventionne le sucre par la production d'éthanol. Tout ceci m'évoque les débats du cycle de Marciac - « Comprendre les agricultures du monde » - nous avons dialogué un soir avec Elisio Contini, directeur de recherche de l'Embrapa, sur la force et la diversité de l'agriculture brésilienne.

3. Au cœur des recherches de l'INRA

Les orientations de l'INRA vues depuis Duclos

Ciel d'encre. Pluie continue et abondante depuis hier après-midi : « *C'est une pluie comme il en tombe en Guyane* » paraît-il. Je ne connais pas la Guyane, mais ça peut m'en donner une idée ! Météorologiquement - on m'explique - il s'agit d'une « onde tropicale », un grand ensemble dépressionnaire, portée par le flux des alizés. Une « onde tropicale », ce n'est pas « un cyclone », ni même « une tempête tropicale », mais la quantité d'eau qui tombe depuis vingt-quatre heures est déjà remarquable, avec une température qui a même sensiblement fléchi de quelques degrés ! Cependant, m'affirme le gérant de l'hôtel, « *les Guadeloupéens dorment bien lorsque la pluie tape sur les tôles de leur case* ». Moi, j'ai dû me réveiller au moins une demi-douzaine de fois cette nuit, malgré mon déficit de sommeil, sous le bruit de l'orage et de l'eau sonore !

Participation à la réunion des membres du Conseil Scientifique du Centre. Le cadre est celui d'une grande salle dédiée à Marc Ridet - tout comme celle d'Auzeville¹. Les participants à la réunion sont alignés, les papiers sur leurs genoux, sur des chaises disposées en rectangle, comme autour d'une grande table, mais sans table... Plafond de marqueterie fait de compartiments en bois ménageant des carrés de lumière. Climatiseurs qui tempèrent avantageusement l'atmosphère moite. Une salle et une disposition qui créent une ambiance propice aux échanges et à la discussion, et dans laquelle je me sens parfaitement bien malgré le dépaysement. Mon regard est régulièrement distrait par les mouvements silencieux d'oiseaux noirs qui parcourent la prairie sous la pluie derrière les grandes vitres bordées de tentures.

J'ai tourné rapidement ce matin, au petit déjeuner, les pages du dossier préparé par Alain Xandé et Patrick Verdier en vue de cette réunion consacrée à un échange sur le Schéma Stratégique de Centre. Alain Xandé sollicite mes réactions comme « grand témoin ». Je ressens que mes collègues sont à la

¹ Marc Ridet a été directeur des affaires financières de l'INRA au cours des années 60-70 et à ce titre s'est passionné pour le programme de constructions de l'INRA de la grande période d'investissements. On lui doit notamment les Centres de Theix, Nouzilly, Toulouse, Guadeloupe et les domaines de La Fage et de Carmaux.

fois intéressés et en recherche de repères, car cette démarche ne correspond pas aux exercices auxquels ils sont rompus, tels que la construction d'un programme de recherche, ou la rédaction d'un argumentaire pour l'acquisition d'un grand équipement, ou l'adoption de règles de vie communes aux équipes d'un même Centre. La tentative d'écriture d'un Schéma de Centre consiste à expliciter ce que peut être la stratégie régionale d'un grand organisme national de recherche. Pas toujours facile de faire comprendre aux interlocuteurs locaux qu'un Centre de recherche de l'INRA n'a pas d'orientations scientifiques propres, et que ce qui s'y fait est la juxtaposition des choix stratégiques effectués par les différents Départements nationaux. En fait, jusqu'à présent, chaque Président de Centre, selon sa propre sensibilité à la dimension régionale de la recherche et selon ses propres intuitions, effectuait cette élaboration : il en avait besoin dans ses rapports avec ses partenaires régionaux, qu'il s'agisse des collectivités locales ou des services de l'Etat, pour donner une certaine intelligibilité à ce qu'on appelle « l'INRA en région ». Mais il pouvait se contenter d'un certain flou, ou se limiter à lister les titres des grands programmes de recherche dont le Centre était le siège.

L'impulsion nouvelle, donnée par la directrice générale, Marion Guillou, c'est de décider que cette élaboration devait être écrite, puis collectivement débattue dans les instances de Centre, avant d'être validée par le Collège de Direction de l'INRA. En fait la logique « verticale » des Départements est très prégnante chez les chercheurs. J'entends d'abord Caroline, Marie-Laure, Jacques, André, Nicole... défendre la mention de leurs propres travaux dans le document. Mon analyse, c'est que Schéma de Centre doit certes se référer aux domaines scientifiques propres aux unités relevant des différents Départements de l'INRA, mais il est plus que la somme de ces programmes. Il doit répondre aussi à la question : « *Comment concevoir et animer le Centre comme moteur d'un partenariat régional source de moyens nouveaux ?* » en élargissant donc la perspective aux collectivités et aux institutions scientifiques, universitaires, techniques et économiques actives localement, dont l'ensemble participe à la singularité de l'implantation. Car ma ligne de réflexion est nette là-dessus, imprégnée (trop ?) par la situation toulousaine : pour raisonner la stratégie régionale de l'INRA, il ne faut pas se limiter au cadre strict de l'INRA. Il faut, de manière délibérée, concevoir et animer une stratégie d'alliances avec les partenaires locaux, une stratégie qui fasse surgir de nouvelles potentialités et de nouvelles dynamiques dont peuvent bénéficier les programmes scientifiques des Départements et qui mettent aussi en valeur la capacité d'ouverture de l'organisme.

J'entends que le débat est fortement marqué par le souci d'identité : identité d'un Centre INRA au sein de cette région du monde – Caraïbes et Brésil – et aussi identité du Centre Antilles-Guyane dans le cadre national de l'INRA. « *Mais à quelles conditions, un Centre tel que celui-ci, au milieu des Amériques, peut-il exister comme centre de références pour la production et la diffusion des connaissances ?* ». Et cette ambition identitaire nourrit une stratégie de défense : la pérennisation des postes budgétaires est une préoccupation sensible. Nicolas pointe cependant un paradoxe : « *Nous*

parlons d'une identité à trouver, alors que nous existons depuis cinquante ans ! ». Et puis ajoute-t-il, « *un affichage ambitieux, tel que nous le souhaitons, ne va-t-il pas mettre en lumière l'insuffisance des moyens ?* ». Je m'essaye à expliquer que les axes de travail d'un Centre de recherche de l'INRA – ceux qui composent sa « fiche d'identité » - se réfèrent d'abord à ce que je propose d'appeler des « domaines empiriques de la recherche » : ils désignent des champs d'interventions, compréhensibles par nos partenaires, en liens avec des finalités socio-économiques, au sein desquels les programmes de recherche, aux objets plus précis, sont conduits sous la responsabilité scientifique des Départements. Ces « domaines empiriques » ne sont donc pas eux-mêmes des actions de recherche : ils sont des repères qui mettent en rapport l'activité scientifique avec d'autres préoccupations de la société. Pas totalement facile à comprendre quand même. Certains peuvent croire qu'il s'agit de faire de la « politique », de donner un habillage artificiel aux activités scientifiques. Pourtant je défens que la recherche ne doit pas rester confinée dans son jargon, et que pour être ouverte, elle doit aussi avoir une expression accessible à tous, faciliter la médiation entre ses concepts théoriques et les préoccupations de la société et de ses représentants. Ici en Guadeloupe, et plus généralement dans le Centre Antilles-Guyane de l'INRA, j'ai l'impression que cette démarche rencontre un écho positif parmi mes interlocuteurs et que les différents Départements concernés ont bien intégré ce qui singularise dans ces lieux une démarche de recherche agronomique.

Après cet essai d'explication de la méthode, on passe à la mise en pratique. Le projet de Schéma proposé par Alain Xandé, fait valoir que les champs d'intervention de l'INRA dans le Centre Antilles-Guyane couvrent trois grands domaines de préoccupation. Tout d'abord les voies de l'intensification des cultures (la canne à sucre, la banane). Puis la connaissance des propriétés et des transformations des systèmes vivriers (par exemple : l'élevage des animaux créoles, la production d'igname). Et enfin, la gestion durable de la forêt tropicale (dans le contexte guyanais). Je comprends en outre que la communauté scientifique se retrouve pour afficher dans le Schéma de Centre sa contribution à la progression des connaissances sur les systèmes tropicaux prenant appui sur des plantes modèles originales telles que l'igname. Une plante et une culture dont j'ignore tout jusqu'à présent, et dont j'entends dire beaucoup de choses positives au cours de cette réunion.

Des variétés de tomates résistantes... qui produisent quand même des tomates

Depuis le bâtiment des Services Généraux bâti sur la butte, le domaine de Duclos apparaît comme un village, avec ses bâtiments ordonnés dans une petite cuvette au pied de la montagne. Un « village » d'allure harmonieuse qui porte cependant les signes d'activités qui ne sont pas celles habituelles au monde rural antillais : découpages parcellaires, grillages et filets, serres, hangars et bâtiments d'élevage. Comment se fait en Guadeloupe la médiation entre ces « artéfacts » propres à

l'expérimentation scientifique et les objets réels pour lesquels la recherche travaille, c'est-à-dire les champs de canne à sucre, les jardins créoles, les vaches au piquet... Voilà la question saugrenue qui me vient à l'esprit !

J'assiste cet après-midi à la réunion d'un conseil qui est réuni chaque année pour discuter des modalités concrètes de réalisation des travaux expérimentaux conduits dans les « domaines » (Duclos, Gardel, Godet). Il s'agit de ce qu'on appelle à l'INRA un CSU (Conseil Scientifique des Utilisateurs). Petite salle aveugle, heureusement climatisée, tandis que dehors la pluie tombe encore sans discontinuer, toujours tiède comme sous la douche, ponctuée de coups de tonnerre sporadiques auxquels je semble le seul à prêter attention ! De la teneur des exposés, je retiens l'intérêt de concevoir le Schéma de Centre en tenant compte du fait que les travaux de l'INRA en Guadeloupe couvrent toute la gamme des climats tropicaux humides dans le monde. La valeur apportée par l'INRA à l'agriculture de ces milieux est le produit d'investissements têtus, réalisés depuis plusieurs décennies, en équipements expérimentaux et en compétences humaines, pour aboutir à des créations variétales originales. Un ensemble qui est considéré aujourd'hui comme unique dans le contexte géographique du monde Caraïbe.

L'écoute de mes collègues – je suis cet après-midi à nouveau inhabituellement muet, car seulement invité en auditeur – catalyse de nombreuses questions qui remplissent progressivement les feuilles de mon bloc... Par exemple, connaît-on les propriétés des jardins créoles en termes de santé et de pathologie des plantes, et aussi leur rôle de protection contre l'érosion dans les conditions climatiques aussi pluvieuses que j'éprouve ? Je note au passage que certains travaux de recherche s'en préoccupent, dans des parcelles expérimentales qui introduisent par exemple au milieu de variétés recherchées pour leurs capacités productives mais sensibles aux maladies, des variétés d'ignames peu intéressantes en termes de production mais résistantes.

Ce climat tropical humide est propice au développement de quantités de maladies fort pénalisantes pour les cultures... telles que « l'anthracnose » de l'igname ou « le ralstonia » de la tomate et bien d'autres encore dont j'oublie les noms ! Oh là là ! Mais j'entends aussi que les collègues ne sont nullement démunis contre ces « pestes » :

« La sélection classique à la résistance, ça marche ! A Duclos, nous montrons que nous avons des plants de tomates qui non seulement résistent mais produisent même... des tomates ! » (Rires).

Vraiment ? Bravo !

Pourtant les intervenants se font l'écho des orientations générales de l'INRA qui pourraient aboutir à l'abandon des travaux de sélection et de création variétale « classiques ». Or il s'agit là du produit

concret de l'activité expérimentale de ces domaines. Ceux-ci sont-ils condamnés à terme ? L'ambiance de la réunion est morose, voire même résignée à cette perspective :

« Nous disposons aujourd'hui de 60 variétés résistantes, mais dans le futur ? Le DGAP² ne fait plus de création variétale dans son Plan à 5 ans ! »

« Le milieu de Godet est extrêmement sélectif pour détecter et créer les variétés résistantes... mais le personnel technique n'est pas remplacé ! »

Admettons que les options de l'INRA à propos des créations variétales soient aujourd'hui incontournables et qu'il faille aller ici dans la même direction que celle adoptée en métropole... Mais que deviennent les créations déjà obtenues ou en cours d'élaboration dans ces milieux particuliers du monde Caraïbe ? Abandonnées à elles-mêmes semble-t-il, car ce n'est plus le problème du (ou des) Département(s) concerné(s) ! La situation que je perçois ici - je l'avais déjà rencontrée lors du débat « INRA 2020 » à Antibes - c'est que l'INRA se dégage quasi « clandestinement » de certaines recherches qui ne sont plus considérées comme scientifiquement prioritaires, et ceci sans que les enjeux économiques et sociaux qui leur sont liés soient débattus et concertés avec les partenaires en vue d'adopter ensemble des solutions opérationnelles. Or s'agissant de variétés qui confèrent aux cultures une résistance indispensable à leur productivité dans cette région du monde sans avoir recours aux pesticides, un tel abandon m'apparaît ici – oui je le dis – coupable : comme si ce n'était plus le problème de l'INRA puisque « les bons choix scientifiques » ont été faits ! Alors, ici, en Guadeloupe, quels relais possibles pour effectuer une transmission de relais « honnête » qui ne soit pas un « largage » sans parachute ? Des moyens spécifiques peuvent-ils être trouvés et négociés localement avec les pouvoirs publics et les collectivités territoriales en l'absence du relais des firmes privées ? Et, si je reviens à l'exercice de ce matin sur le Schéma Directeur, quelle est la latitude d'un Centre à afficher qu'il faut assumer le suivi des orientations antérieures, quitte à argumenter « l'exception Antilles » ?

Justement, après cette réunion, Guy Anaïs est venu me présenter ses activités réalisées depuis 3 ans au sein du Centre d'Application et de Démonstration Horticole³ (ainsi, Alain Xandé poursuit patiemment mon initiation). Il s'agit d'un dispositif qu'il a créé et qu'il a dirigé après la fin de son mandat de Président de Centre INRA en vue de prolonger les travaux de créations variétales par leur prise en charge par les organismes agricoles : production de plants et de semences, tests de comportement et d'acclimatation, appui à la culture de l'igname, à la production locale de plantes maraîchères, au développement de plantes ornementales... telles sont les fonctions que j'identifie à la lecture du rapport d'activités du Centre. Son engagement répond donc bien à la question que je me suis posée en

² DGAP: Département de Génétique et Amélioration des Plantes

³ Dans le cadre de l'Association de Développement Agricole de la Guadeloupe (ADAG), sous l'égide de la Chambre d'Agriculture.

écoutant les directeurs des Unités Expérimentales. Une initiative dont j'apprécie la conception... ce qui fait ressortir, en contraste, le manque flagrant de moyens qui lui sont affectés par l'Etat et par les collectivités territoriales, le caractère vétuste des installations qui ne correspond pas à l'ambition affichée, et peut-être aussi un niveau d'engagement insuffisant de la part de la profession agricole. Y croit-elle vraiment ?

D'une certaine manière, ces créations variétales participent à la médiation entre les « artéfacts » que sont les modèles expérimentaux et la réalité des champs et des jardins créoles, ces « artéfacts » tels que me sont apparus les dispositifs du village scientifique de Duclos après le parcours dans les coteaux de Petit-Bourg. En d'autres lieux, on appellerait ça « transfert de technologie » ou encore « valorisation industrielle ». Je me dis que l'imagination créatrice des chercheurs et la capacité de négociation des dirigeants de l'INRA avec les partenaires régionaux devraient aussi s'investir dans cette région des Antilles pour permettre les transitions nécessaires et trouver des montages organisationnels astucieux. Je ne peux m'empêcher de penser à ce propos aux travaux des Centres Internationaux de Recherche Agronomique, fédérés au sein du CGIAR⁴, qui ont mis beaucoup de moyens pour effectuer l'inventaire de la diversité génétique des grandes espèces végétales d'intérêt économique et vivrier – par exemple riz, orge, pomme de terre - débouchant sur des créations variétales avec des réussites marquantes pour l'agriculture : non seulement, nous n'y participons pas suffisamment par méfiance de « machins », réputés dominés par les USA, mais quand nous faisons quelque chose « à notre main », comme ici en Guadeloupe, nous allons laisser tomber ! Alors ? Où est la cohérence de tout cela ?

Retour sur les futurs

Nouvelle réunion dans la salle Marc Ridet, cette fois-ci sur le sujet de la prospective de l'agriculture en Guadeloupe, Alain Xandé rappelle aux participants les raisons de ma venue en Guadeloupe et l'objet de cette réunion convoquée en 48 heures. Je présente et je commente l'expérience de démarche prospective que j'ai conduite il y a dix-huit mois en appui à la Chambre d'Agriculture du Var, et dont j'ai justement une trace dans mon ordinateur portable. Je pointe en effet des parentés entre la situation des deux agricultures : deux productions largement dominantes qui ne sont pas des productions « PAC » (ici canne à sucre et banane, là-bas vin et fleurs), des problèmes fonciers liés à un étalement urbain actif et aux activités touristiques, des questions quant aux possibilités de diversification par rapport aux activités dominantes.

Les participants me semblent convaincus de l'intérêt de la démarche conduite dans un contexte dont ils pressentent les rapports avec celui de la Guadeloupe. Après un échange général, le schéma de travail que je propose est adopté : les différents partenaires présents (INRA, CIRAD, Chambre) vont d'abord

⁴ CGIAR : Consultative Group for International Agricultural Research

écrire, à titre personnel, quelques pages sur la conception qu'ils ont d'une démarche prospective, ce qu'ils en attendent, comment ils en voient l'état d'esprit, voire ensuite l'organisation. Ils sont d'accord pour ensuite confronter leurs premières idées et pour écrire ensemble un cahier des charges de ce que seraient les objectifs, les modalités et l'état d'esprit d'une démarche prospective. A ce moment, je ressens comme vraiment essentiel qu'une dynamique collective s'engage, à laquelle chacun, en tant que personne, est appelé à contribuer. La réunion terminée, j'ai l'intuition que les participants se quittent en ayant en tête qu'ils peuvent être des « constructeurs de futurs ».

Mes collègues m'ont aussi demandé cet après-midi de faire un point sur l'état actuel de la démarche prospective « INRA 2020 ». Or je n'avais pas accompagné Bertrand Hervieu, en juin 2002, lorsqu'il était venu ici dans le cadre de sa tournée de débats sur les futurs de la recherche agronomique. Je suis encore dans l'incertitude, voire je cultive un sentiment de culpabilité : n'aurais-je pas dû accepter faire ce voyage éclair de quelques jours seulement comme me le proposait Bertrand Hervieu ? Guadeloupe, Trinidad, Antigua... les Antilles manquent incontestablement à la série de mes « Chroniques » de voyage dans les territoires de l'INRA. Mon présent séjour est un peu une session de rattrapage.

J'enregistre, après la présentation que je fais de la démarche prospective « INRA 2020 » et de ses produits, le très vif intérêt manifesté par les collègues. Ils me disent combien ils apprécient une telle restitution de la part de quelqu'un qui en a vécu les épisodes ! : « *C'est une chance pour nous !* ». (Et pour moi aussi chers collègues !) Les commentaires se concentrent sur le Scénario « Développement durable » qui retient leur attention. Pour eux, les difficultés pour le mettre en œuvre aujourd'hui ne doivent pas en occulter l'ambition. Comment peut-on dès à présent (dans le prochain Contrat d'Objectif par exemple) se demandent-ils, envoyer des signaux aux chercheurs et aux équipes pour les encourager à s'y investir, afin de préparer les étapes suivantes ? Dire que toutes les conditions ne sont pas réunies aujourd'hui – c'est l'analyse de Bertrand Hervieu - n'apparaît pas comme étant une bonne raison pour rester en attente ! Et je suis vraiment d'accord avec ce point de vue ! Ce scénario, il faut s'y préparer activement et mobiliser dès à présent la capacité de créativité des chercheurs !

Il y a un lien à faire entre le besoin d'une prospective sur les évolutions et orientations de l'INRA dans les Antilles et le souci exprimé par la Chambre d'Agriculture de raisonner les futurs de l'agriculture en Guadeloupe. L'intérêt bien compris des deux parties pourrait faciliter la synergie des deux démarches. Pour le moment, en cette fin d'après-midi, les têtes sont mobilisées par le futur proche du week-end qui débute, avec la menace d'un blocage des centres de distribution d'essence.

4. Un tour de Grande-Terre

Gardel et Godet : parcours dans les territoires de l'INRA,

Manque de café et risque de manque d'essence

Depuis l'agglomération de « Pointe-à-Pitre - Les Abymes », une petite route sinueuse circule dans les petites vallées étroites du secteur dit des « Grands Fonds » de l'île de Grande Terre. Maurice Mahieu, mon guide et chauffeur d'un jour, m'en explique les bases géologiques : un soubassement volcanique qui s'est progressivement affaissé, accumulant de grandes épaisseurs de calcaire corail. Puis une surrection a fait remonter tout ça à deux cents trois cents mètres d'altitude, provoquant sous ce climat une érosion très active. D'où le terme de « grands fonds » qui caractérise le chevelu de petites vallées profondes et étroites, boisées, peuplées, jardinées. La route se poursuit par un tracé en crête qui révèle le caractère de plateau de cette partie pentue de l'île : l'horizon est plat !

Maurice Mahieu s'intéresse à l'histoire de la Guadeloupe, et aussi à celle de la Martinique où il a travaillé quinze ans. Il m'esquisse, tout en ménageant la mécanique de la voiture de service, une analyse comparée de la situation politique actuelle des deux départements. Il m'évoque aussi l'arrivée de la modernité technologique de la Révolution française, sous la forme d'une machine appelée alors « guillotine » ! C'est également un naturaliste documenté. Végétation, oiseaux, sols : mes connaissances, déjà peu pointues en général sur ces domaines, sont ici inopérantes ! Je ne dispose d'aucun mot pour désigner ce que je vois. Inconfort d'être dans la peau de celui qui ne sait pas nommer les choses ! Heureusement pour moi, Maurice Mahieu est encyclopédique !

Alain Xandé m'a remis entre ses mains avec consigne de compléter ma formation accélérée aux questions de l'agriculture de Guadeloupe et aux activités de l'INRA. Cette pédagogie a pour base aujourd'hui la réalisation d'un grand tour sur le terrain. Changement d'ambiance ! Finies les salles de réunion, et même finie la pluie ! Aujourd'hui, le ciel est dégagé, le vent s'est assoupi, la température remonte ! La matinée débute cependant en manque de café : à sept heures du matin, la jeune femme qui prépare les plateaux du petit déjeuner copieux du « Relais des Sources » n'est pas encore en service ! Et de plus, la journée pourrait bien se poursuivre en manque d'essence si Maurice n'avait pas pris la précaution de faire le plein la veille. Car, l'annonce du licenciement d'un leader syndicaliste bien connu ici a mis depuis hier les Guadeloupéens en émoi : ils craignent la répétition des grèves précédentes. En effet, sur les petites routes sur lesquelles s'engagent Maurice Mahieu, les stations services accrochent de longues files de voitures. Et la seule vue d'une file réveille le sentiment d'inquiétude et fait faire demi-tour à certains : et si l'essence venait effectivement à manquer

durablement, il vaut mieux faire le plein tout de suite, quitte à attendre trente ou quarante minutes ou plus !

Les chèvres de Gardel et les colombos

Le domaine INRA de Gardel est localisé à l'est de « Grande-Terre » dans la partie basse de l'île après le plateau de la région des « Grands Fonds » : en quelque sorte, c'est le plat pays guadeloupéen. Des troupeaux de chèvres et des bovins au pâturage : une image inhabituelle dans ce pays où tous les animaux pâturent au piquet le long des routes ! Ainsi, l'INRA serait en Guadeloupe un territoire de liberté pour les animaux ! Mais ici, le point commun, c'est l'accent mis sur les caractéristiques et les besoins des vaches et des chèvres de type « Créole » : « *Peu importe l'allure et les robes, pourvu que l'on ait la résistance !* », tel pourrait être le slogan des recherches conduites ici ! Résistance à la chaleur (et donc capacité propre de régulation thermique). Résistance à l'absence d'eau durant plusieurs jours (ici à Gardel nous sommes dans la partie « sèche » de l'île, avec 800 mm par an quand même !). Résistance aux parasites qui prospèrent comme dans leur paradis !

Passage en revue des lots expérimentaux de bovins dans les parcs, la base des travaux de Michel Naves qui va bientôt soutenir sa thèse. Puis examen des boucs, de leur coloration, de la fréquence de leurs pampilles... Un cumulus précipite traîtreusement sa charge d'eau sur nous, obligeant à nous réfugier précipitamment sous un hangar. C'est justement là que se trouve le panneau de présentation des travaux expérimentaux conduits sur le domaine. Description par Rémi Arquet dans l'ambiance bruyante des tôles frappées par l'averse. Commentaires par Maurice Mahieu qui, en plus d'être féru d'histoire, est expert dans ce qu'on appelle « la connaissance du fonctionnement des systèmes complexes en vue de leur pilotage ». Je le sens très attaché à prendre la mesure des phénomènes de long terme dans une perspective de l'option « développement durable », qui constitue un des Scénarios du futur pour les recherches de l'INRA ! Il me détaille les travaux qu'il conduit ici sur les stratégies de lutte contre les parasites internes des chèvres. Les traitements antiparasitaires systématiques entraînent l'apparition de souches résistantes. Il est préférable de gérer subtilement les populations de strongles en les maintenant au-dessous du niveau où elles peuvent nuire, en combinant les résistances génétiques des animaux avec des pratiques adaptées de conduite au pâturage.

Vraiment – j'y reviens - il n'y a qu'à l'INRA pour voir réunis autant de chèvres et de chevreux en un même lieu en grands troupeaux dans les prairies. Autre curiosité, ils sont mêlés de pintades dont les cris sont sensés alerter contre les vols. Est-ce suffisamment efficace ? Maurice Mahieu pense que non, et me dit qu'il faudra peut-être un jour faire appel aux oies... du Capitole ! A proximité, la masse grise de la centrale thermique de l'île produit de l'électricité sur la base de charbon importé et aussi de déchets de canne à sucre.

Suite du parcours sur les routes de l'est de Grande-Terre. Traversée de la campagne au milieu des oriflammes de temples hindous qui émergent de la végétation arbustive. Il faut dire ici que leurs fidèles ont introduit ce qui est devenu en Guadeloupe une tradition culinaire, le colombo de cabri, désormais un atout pour l'élevage des chèvres. Leur prix atteint semble-t-il des niveaux faramineux, d'où le problème des prélèvements dans les immenses troupeaux de l'INRA, contre lesquels le directeur du domaine de Gardel cherche des parades. Des chèvres dont on ignore ici qu'elles pourraient être « laitières » : le produit recherché c'est le chevreau grillé et tous les fromages de chèvre consommés en Guadeloupe viennent de Poitou-Charentes ou d'autres régions de métropole !

Passage par « Le Moule », une petite ville ancienne sur la côte Est, en pleine expansion après avoir été rasée par le cyclone. Regard vers le grand parc d'éoliennes qui couronne à l'horizon les falaises de la côte vers le Nord.

Le moulin à sucre du domaine de Godet

Le paysage du Nord-Ouest de Grande-Terre me rappelle sans grand effort d'imagination l'esthétique des collines du Gers. Sur le sommet d'un coteau, une chapelle du 19^{ème} siècle. C'est le siège de l'administration de ce domaine de l'INRA, acquis en 1989. A proximité immédiate, les ruines d'un moulin à vent, un moulin à canne à sucre ! Je me répète ce que j'avais proposé à l'occasion du Cinquantième Anniversaire de l'INRA : le patrimoine architectural de l'INRA mériterait que l'on en fasse un inventaire.

Mon regard circule dans ce paysage de grands espaces, à la fois familier et inattendu dans cette latitude. Prairies vertes de « petit foin » sur les pentes. Grandes parcelles de culture de canne à sucre dans le bas. Des collections d'ignames installées à proximité du sommet de la colline. Dans la plaine, en dessous, le tracé de la ligne de l'ancien petit chemin de fer, en cours de réhabilitation pour le tourisme, qui menait la canne à sucre vers une usine dont on devine plus loin les ferrailles rouillées dans un amas de grands arbres.

David Hammouya, jeune directeur de ce très beau domaine de l'INRA, énonce les différents types de travaux qui sont conduits ici, essentiellement des protocoles de multiplication et d'essai de diverses plantes et variétés - par exemple de tomates résistantes aux maladies que cela n'empêche pas de produire des tomates - évoqués hier lors de la réunion du CSU. En manque de café depuis l'aurore et étourdi de soleil, en demi-somnolence, j'ai du mal à suivre l'énumération tout en m'appuyant sur les piliers de la véranda du bâtiment administratif ! Les brumes s'effacent soudain à l'évocation de l'inventaire qui a été réalisé par un chercheur de l'INRA (Claude Wolcker) de 80 variétés de maïs dans

toute la zone Caraïbe, un pôle méconnu de diversification de cette espèce, perçue improprement depuis la métropole comme étant seulement une culture industrielle nord-américaine et européenne ! Or, certaines de ces variétés vivrières seraient très proches des cultivars caraïbes anciens et aussi de l'ancestral téosinte ! Et j'entends aussi que deux variétés de maïs ont été sélectionnées, bientôt inscrites au catalogue, résistantes à un insecte de la famille de la pyrale ! En fait, explique David Hammouya, il suffisait de remarquer que des feuilles « poilues » empêchent le papillon de pondre et donc d'infester les plants avec ses chenilles dévastatrices. De quoi mettre une pierre dans le jardin des tenants du gène Bt : le gène « poilu » des feuilles serait-il plus efficace que le bio-insecticide de *Bacillus thuringiensis* ? La génétique mendélienne et le savoir-faire classique des sélectionneurs, à base d'observation et de bon sens, sont toujours opérationnels !

Visite au moulin, dont le fût en forme de cône est fait de gros blocs de pierre noire basaltique. Quasi monumental ! Sur la paroi intérieure, tout en haut, proche du ciel qui apparaît à travers le toit effondré, un essaim d'abeilles et son bruissement. Au sol, gît l'appareillage en fonte des engrenages. Evocation in situ par David Hammouya du travail réalisé dans ce moulin lorsqu'il était en activité : l'entrée des cannes, leur évacuation après pressage, le conduit du jus vers les bacs de chauffage et de cristallisation, selon un procédé qui a été introduit de Hollande par « *un prêtre développeur et guerrier à la fois* ». Cet élève de Marcel Mazoyer m'apparaît attaché à la connaissance et à la promotion du monde culturel de la Caraïbe dont je pressens l'originalité et la richesse. Dans un trou à la base du mur, vers la prairie, un gros lapin roux nous écoute - immobile, attentif, toutes oreilles dressées - parler du pays et de son histoire !

Intermède : les horizons de Montserrat

Déjeuner à Port-Louis, sur la côte ouest de Grande-Terre. Cette petite bourgade indolente me rappelle Tuléar, au sud de Madagascar : par son allure, avec des bordures de côte incertaines, une voirie au carré avec des bâtiments d'allure inégale, cabanons, villas ou immeubles...

Jus frais de goyave. Poisson grillé et poivrons. Je remonte physiologiquement à la surface. Depuis la terrasse du restaurant, recommandé par David Hammouya, la vue se porte de l'autre côté de la baie vers la côte est de Basse-Terre, avec sa ligne de montagne au pied de laquelle se trouve là-bas Duclos. Atmosphère laiteuse et couleurs aquarelle. Cieux largement ouverts traversés par de grandes lignes de pluie qui passent à l'horizon. On devine dans la baie un îlot au ras de l'eau avec la ligne sombre de sa mangrove : d'après la carte, c'est l'île à Fajou. Commentaires admiratifs sur les vols des oiseaux et leur habilité à attraper les poissons en surface. Sous nos yeux, deux chasseurs sous-marins font aussi

de belles prises au harpon, avec seulement de l'eau jusqu'à la ceinture, un simple masque sans tuba, une chemise pour protection contre les ardeurs du soleil !

Maurice Mahieu me désigne à main droite Montserrat dans la brume à l'horizon, île dévastée par l'explosion volcanique du volcan qui en est à l'origine. Je n'avais pas réalisé que la Guadeloupe en était aussi proche. C'est une équipe de télévision de RFO Guadeloupe, me dit-il, qui a été la première à débarquer après la catastrophe, et alors que les habitants attendaient d'abord des secours de la part du reste du monde plutôt qu'un interview ! Montserrat, un accident tectonique, où les conséquences de l'éruption volcanique ont pu être aggravées par le statut d'Etat attribué par l'Angleterre à une terre de 3.000 habitants. Montserrat, indépendante et volcanique, est-ce une situation bien raisonnable, commente Maurice Mahieu ? Sur Basse-Terre, la Soufrière rappelle aussi en permanence les origines de ces îles, tout comme la Montagne Pelée en Martinique, et les menaces géologiques dans cette partie du monde !

La fête populaire des « bœufs-tirants »

Après déjeuner, nous partons à la recherche de la foire-expo d'Anse-Bertrand, signalée ce matin par Rémi Arquet. Nous pourrions voir selon lui les « bœufs-tirants » qui se préparent pour le concours du lendemain à Saint-François sur la côte sud. Les indications de quelques rares passants nous amènent à l'entrée d'un ancien terrain militaire signalée par des canons rouillés où se tient ce qu'on appelle pompeusement une « foire-exposition ». Nous trouvons quelques exposants installés sous des tentes entre les arbres. Seulement une demi-douzaine de petits marchands, dont les deux-tiers sont de Marie-Galante : Maurice Mahieu me commente à ce propos le dynamisme des petits producteurs de cette île que l'on retrouve chaque fois dans les foires et marchés de ce type. Il y a aussi un producteur de café de Basse-Terre, signe de renouveau de cette culture en Guadeloupe. Et aussi, inattendus dans ces lieux, deux jeunes agriculteurs de Gaillac, venus faire connaître leur vin, leurs confits de canards du Sud-Ouest et aussi des boîtes de fricassée de pigeons ! Ils ne vendent probablement pas grand chose, mais me disent être ravis de leurs rencontres avec les jeunes locaux et leurs familles chez qui ils ont été hébergés : l'immersion a été pour eux immédiate !

Pas de trace des animaux recherchés. Seulement, dans l'ombre du bois, à côté de la route, trois cochons attachés au piquet, dont un noir créole. Ils font la sieste ! Dans ces terres, même les cochons pâturent au piquet ! Faute de « bœufs-tirants », il s'agit maintenant de trouver la route qui conduit au cap nord de Grande-Terre, la Pointe de la Grande Vigie. La carte révèle clairement que l'île a la forme d'un triangle délimité par trois sommets qui sont des « pointes » : « Grande Vigie » au Nord, « des Châteaux » à l'Est et « à-Pitre » à l'Ouest.

Erreur de direction, nous nous approchons de la plage d'Anse-Laborde, signalée par une abondance de voitures en stationnement : en ce samedi ensoleillé, le sable aurait-il été préféré aux petits commerces et aux informations institutionnelles de l'expo sur l'armée, sur la Chambre d'Agriculture, l'agrotourisme, et l'accueil à la ferme ? Pas du tout ! Nous tombons au beau milieu de la manifestation des « bœufs-tirants » que nous cherchions !

Maurice Mahieu m'explique que ces concours de bœufs tirant les charrettes (d'où le terme de « bœufs-tirants »), sont devenus une des grandes attractions populaires de l'île. Des dizaines de voitures, des centaines de personnes, au bord de la plage, dans une grande prairie. Des taureaux - car ces « bœufs » sont des taureaux – attachés au piquet comme les autres animaux habitants en Guadeloupe, placides, en attente de leur tour. Une pente du coteau voisin, labourée et boueuse à souhait, constitue la piste du concours. De chaque côté, la foule, contenue par des bandes de chantier, installée sous des toiles de tente autour de tables à l'ombre. On y boit sagement du Coca Cola et des jus de fruit, en famille et entre amis... Une ambiance bon enfant de kermesse.

Sur la pente raide de l'épreuve, un attelage de deux « bœufs » à la robe « blonde » tirant une lourde charrette décorée du logo du Crédit Agricole, essaie de gagner la crête du coteau ! Non, celui-ci n'y parviendra pas, malgré les fouets et les cris, et malgré les efforts des deux assistants qui se précipitent pour consolider la moindre avancée en plaçant des cales derrière les roues de la charrette au fur et à mesure de la laborieuse progression. Le patron, debout à l'avant de la charrette, stimule à coups de fouets tantôt le bœuf de droite, tantôt celui de gauche, ce qui fait avancer l'attelage en crabe. Stop, les deux candidats ont dépassé le temps imparti, font piteusement demi-tour et redescendent la pente, comme soulagés d'avoir été délivrés de cet effort. Un autre attelage, aux deux bœufs très typés « Charolais ». Malgré les efforts, et une meilleure progression que les précédents, le stop est prononcé par le juge arbitre : au bout de douze minutes, on arrête et on mesure la distance parcourue. Nouvel attelage, de type « Limousin » cette fois-ci. Le conducteur, d'une corpulence accordée à celle de ses animaux, apparaît l'air très déterminé lorsqu'il fait ébranler son attelage sur la piste herbeuse qui donne accès à la pente redoutable des épreuves. Ses animaux aussi sont déterminés, je le vois dans leurs yeux. Ils s'engagent avec une belle impulsion d'ensemble. Mais le conducteur décrète rapidement l'arrêt. Une pause de quelques secondes, suffisante pour que les animaux récupèrent. Signal de la reprise. Nouvelle impulsion synchrone des deux animaux. Maurice Mahieu m'indique que les attelages champions sont entraînés régulièrement. Nouveau stop. Les animaux repartent avec le même bel ensemble. Encore trois coups de reins et voici l'attelage sorti de la partie labourée, et qui accède là où la pente est restée enherbée. Sauvés ! Peut-être gagnants ! Acclamation du public, bon connaisseur de la performance réalisée. A l'évidence, la force musculaire des concurrents n'est pas le

seul facteur de réussite : c'est aussi la manière de faire et les rapports entre conducteur et attelage qui font la différence !

Dans la prairie, entre la pente des épreuves et la plage, nous faisons un petit tour d'observation des animaux au piquet : des taureaux de types « Charolais », « Limousins », « Blonds d'Aquitaine », quelques animaux de type « Créole » aussi, mais moins fréquents. Tout ceci m'évoque les premières images à la sortie de l'aéroport. Un gardien vient nous signaler que cette partie de la prairie n'est pas accessible au « public ». Nous n'osons pas nous déclarer comme étant des « *experts es bovins* » pour justifier notre présence et notre intérêt, et nous obtempérons.

Retour vers la voiture, le long de la petite route étroite de la plage. La paire de type « Blond » qui a échoué vingt minutes auparavant est prête pour l'embarquement dans un véhicule semi-remorque dont le plateau est couvert d'une moquette pour éviter le glissement des sabots. Remarquable exercice : l'animal grimpe sans crainte apparente et sans difficultés, sans les cris que l'on aurait pu attendre de la part d'un maquignon derrière une bétailière. Voici des hommes et des animaux habitués à faire le spectacle ensemble ! Les champions potentiels sont bichonnés et bénéficient d'une grande attention à leurs réactions.

A l'origine de ces joutes, m'explique Maurice, il y avait l'émulation entre les conducteurs de charrettes qui portaient la canne à sucre depuis les parcelles de la coupe jusqu'aux camions qui emmenaient ensuite leurs charges à l'usine. Ces charrettes devaient souvent monter les pentes difficiles des coteaux, inaccessibles aux véhicules à moteur et souvent dans des conditions climatiques pluvieuses. Certes, la récolte des cannes s'est maintenant mécanisée et concentrée sur des terrains de plaine, comme à l'est de Grande-Terre, autour du domaine de Gardel, mais la tradition a persisté, réactivée il y a une quinzaine d'années. La canne à sucre a été remplacée par une charge de fonte, dont on peut d'ailleurs moduler le poids.

Une particularité à laquelle tout zootechnicien doit être attentif, c'est que ces taureaux compétiteurs ne se contentent pas de tirer des charrettes et de faire du spectacle, ils s'intéressent aussi aux vaches créoles de leur entourage ! Le problème, c'est que la nature de la compétition a amené les éleveurs à rechercher des animaux aux masses musculaires plus fortes, d'où les types « Charolais », « Limousin », « Blonde d'Aquitaine » ! En d'autres termes – j'interprète – ces concours de bœufstirants fonctionnent comme les contrôles de performances d'animaux reproducteurs tels que ceux qui sont mis en œuvre dans les programmes d'amélioration génétique des grandes races (qui portent habituellement sur la vitesse de croissance, l'indice de consommation, la conformation bouchère...). Quelles conséquences pour les caractéristiques de résistance de la population des vaches aux conditions particulières de l'élevage local ? Quel lien entre le critère de qualification des animaux – ici

le tirage de la charrette sur la piste boueuse – et les qualités d'élevage des descendants dont les déplacements se limitent à la longueur de la chaîne qui les relie au piquet sous le soleil et la pluie ? Ce sont les questions que je me pose. Ma curiosité s'exerce là sur la gestion des populations d'animaux domestiques qu'exercent les populations humaines, une préoccupation constante de ma part. De manière générale, dans toute population d'animaux domestiques, les choix des reproducteurs mâles sont le fait d'un nombre limité d'éleveurs, selon un schéma pyramidal à mettre en rapport avec une certaine hiérarchie sociale. J'aurais à ce sujet beaucoup de questions à poser qui pourraient faire l'objet d'une enquête pour mieux connaître le milieu humain de ces éleveurs sélectionneurs de bovins en Guadeloupe.

* * * * *

La route qui conduit vers les falaises de la pointe nord de l'île, La Grande Vigie, traverse des terrains vides d'occupation humaine qui contrastent avec la campagne peuplée de la périphérie de Pointe-à-Pitre. Un paysage de garrigues qui rappelle la physionomie des plateaux proches de Nîmes ou de Montpellier – encore une réminiscence méditerranéenne ! Au loin, dans une molle dépression de terrains ferrallitiques ocres, se dessinent les carrés de grandes parcelles de culture de melons, développés à l'instigation des frères Boyer, producteurs en Tarn-et-Garonne : ils commercialisent leurs produits en métropole à contre-saison, à partir du mois de février, et ils allongent ainsi la période d'usage de leurs installations de stockage et de conditionnement avant la saison de production en métropole. Quel peut-être le poids de cette diversification dans l'économie agricole du futur en Guadeloupe et en Martinique ? Question à verser au dossier d'une démarche prospective.

5. Distances

Dimanche. Mon téléphone mobile se met à vibrer ce matin à 5 heures : René, depuis Albi, met quelque temps à réaliser la situation : il croyait me déranger chez moi à 11 heures et il me trouve à l'autre bout de la planète ! Mais j'avais déjà l'œil ouvert ! Encore quelque temps de lecture pour finir les récits de voyage au Portugal de José Saramago : je trouve qu'il n'accorde pas suffisamment d'attention aux paysages et aux activités rurales des régions qu'il visite, par rapport au poids qu'il donne à la description minutieuse des monuments et musées. Nouveau temps de sommeil avant de retravailler mes notes au jour levé. Puis le bleu de la piscine pour moi tout seul ! Petit déjeuner. Ecriture de nouveau. Re-piscine. Il est temps de préparer mes bagages !

Derniers échanges avec Alain qui me conduit à l'aéroport. « *Merci pour tes réflexions et tes éclairages stimulants. Plusieurs collègues sont maintenant d'accord pour s'impliquer dans la démarche prospective... Il faudra que tu reviennes !* »

Lundi. Réimmersion dans les saveurs des terroirs de Midi-Pyrénées après une douzaine d'heures passées dans les aéroports et les avions depuis le « Pôle Caraïbe ». J'arrive au restaurant de l'INRA à Auzerville juste pour le repas de la « Journée du goût » : moutons de Barèges-Gavarnie, haricots plats Tarbais, jambon de Porc Noir Gascon... avec les vins de Gaillac, Cahors, Saint-Mont, Marcillac ! Satisfaction générale des usagers !

Perspectives et prospective

Deux jours après mon retour, ce que j'ai vu et vécu en Guadeloupe continue à m'obséder et mobilise mes pensées en permanence. Je m'interroge encore ce matin dans l'avion entre Toulouse et Paris sur le pourquoi et sur les acquis de ce voyage. Evidemment, il me fallait répondre à l'invitation d'Alain Xandé, car je ne pouvais pas une fois encore repousser, faire valoir une nouvelle excuse... Alors, pourquoi ces réticences ? Le temps de vol trop long, le séjour trop envahissant dans un calendrier chargé, le rythme devenu soudain trop lent ? Peut-être parce que les Antilles m'apparaissaient comme une dispersion par rapport à ma région de prédilection, la Méditerranée, et de plus, une dispersion à laquelle je pressentais que j'allais m'attacher ! L'altitude est propice à l'introspection. Dans ces réticences, il y avait aussi l'image que je me faisais de la Guadeloupe, ou que l'on s'en faisait autour de moi : une image trop classique d'îles ensoleillées, avec leurs cocotiers et leurs plages de sable, une destination synonyme de vacances exotiques peu compatibles pour certains avec une ambiance de

travail... Et pourtant, cela fait quarante ans que je parcours le monde méditerranéen, première destination touristique du monde, et je n'ai pas de tels scrupules ! Je n'avais aucune idée a priori sur ce que j'allais voir là-bas, hormis ces images superficielles de cartes postales et ces préventions. J'y allais avec un état d'esprit réceptif à la découverte : ne rien savoir pour être surpris !

Les réalités ont été déconcertantes, à la mesure de la surprise. Celles du cadre tout d'abord ! Le ciel bleu des tropiques ? Non, des nuages qui s'effilent en continu, qui accumulent leur charge d'eau, qui soudain s'effondrent, puis se dispersent ! Une ligne sombre de montagnes aux crêtes encapuchonnées de nuages. Des pluies à répétition tout au long de la journée, même pas rafraîchissantes, tièdes sur le visage. Une chaleur douce, à la limite du trop chaud, mais pas caniculaire ! Inattendu et agréable à la fois !

Les paysages des îles ? Pas de cocotiers ni de plages sur mon parcours ! Surprise de voir au nord-ouest de Grande-Terre, des collines aux pentes couvertes de pelouses vertes de « petit foin » et, en plaine, de vastes parcelles de canne à sucre à l'allure proche de celle des champs de maïs du Sud-Ouest. Des groupes d'arbres, isolés ou alignés dans les campagnes, qui évoquent de loin nos chênes ou nos frênes, en fait des manguiers proches des habitations, ou encore d'autres essences locales, telles que les « poiriers » qui composent ça et là une esquisse de bocage et dont une collection est constituée à Godet. Comme pour accentuer le rapprochement avec les coteaux du Gers ou du Lauragais, voici des moulins sur les crêtes, des « moulins à canne à sucre » comme il y avait chez nous des « moulins à blé ». Et un clin d'œil final avec le pays de Cocagne : il y a même un « petit chemin de fer qui traverse la campagne ».

L'existence de ces moulins mérite attention. Je les vois comme les marqueurs de la prospérité de la canne à sucre lorsque celle-ci utilisait l'énergie éolienne. Les moulins, c'est la richesse des pays de vents : ici les alizés, là-bas le mistral de Provence, l'autan du Lauragais ou le meltem des îles grecques ! Des moulins aux carcasses aujourd'hui dévastées, envahies de végétation, l'un d'entre eux couronné même d'un arbre vigoureux ! L'avatar moderne de ces moulins, c'est le grand parc d'éoliennes installé sur le sommet des falaises de la côte nord-est, comme sur le site d'Avignonet-Lauragais près de Toulouse. L'électricité est peut-être la grande ressource du futur de ces îles au milieu des Caraïbes, en tout cas un moyen d'assurer leur autonomie énergétique.

Ce pays de canne à sucre est aussi un pays d'élevage ! C'est une autre évidence : j'aurais évidemment dû me douter que mes collègues de l'INRA, chercheurs zootechniciens, qui travaillaient en Guadeloupe depuis trois ou quatre décennies, avaient des raisons sérieuses pour le faire. En fait, derrière la formulation des thèmes scientifiques, je n'avais aucune représentation de ce qu'étaient ces animaux et leur élevage. D'où ces images inédites pour moi : les vaches au piquet dès la sortie de

l'aéroport tout au long des routes, et les attelages de « bœufs-tirants » sur les pentes d'Anse-Laborde ! Des vaches au piquet - et même des chèvres, voire des cochons - partout, même sur les pelouses de la ville, et devant les villas des coteaux ! Quelques têtes seulement par propriétaire (une, deux ou trois). En Guadeloupe, il n'y a qu'à l'INRA, à Gardel ou à Duclos, que l'on sait ce qu'est un troupeau ! Et je me demande : « *Les recherches avec les troupeaux peuvent-elles apporter quelque chose aux éleveurs des animaux conduits au piquet ?* ». Et je jette aussi un clin d'œil en direction de Bruxelles pour mesurer la distance : ces animaux créoles peuvent-ils bénéficier des primes à la vache ? Et cette conduite entravée, où l'animal est contraint à une limitation de ses mouvements, sous le soleil et sous les pluies des alizés, ne serait-elle pas contraire aux principes du bien-être animal défendus au sein de l'Union Européenne par les pays de tradition scandinave et anglo-saxonne ?

Troisième domaine d'intérêt pour moi, l'expansion urbaine dans la campagne. Il y a des rapports entre ce que je vois en Guadeloupe et les réflexions conduites dans le cadre de l'Aire urbaine toulousaine. Une expansion le long des routes jusqu'à un rayon de 30 minutes de trajet depuis le centre. Le centre, c'est-à-dire le site des hyper marchés, à côté du « Pôle Caraïbes ». Le décollage en avion révèle la logique territoriale de cette progression depuis « Les Abymes » : d'abord un envahissement des petites vallées des « Grands Fonds » proches puis, plus loin du centre, des constructions qui privilégient les voies de circulation sur les crêtes. Ici, les toits bleu outremer sont les marqueurs d'un nouvel habitat en rapport avec l'élévation du niveau de vie de certaines catégories de la population, de même qu'en périphérie de l'agglomération toulousaine c'est le bleu des piscines individuelles qui marque, en approche de l'atterrissage, l'expansion de l'habitat sur les coteaux du Lauragais.

Cette péri-urbanisation a ses points de vulnérabilité. Ainsi, m'expliquait Maurice Mahieu, le bouchon quotidien de plusieurs kilomètres pour accéder au pôle urbain de « Pointe-à-Pitre Les Abymes » depuis « Morne-à-L'eau ». Et aussi le pont qui joint Grande-Terre et Basse-Terre au-dessus de la Rivière Salée, le canal de mer qui sépare les deux îles, traditionnellement bloqué lors des manifestations de syndicalistes. Il est fermé à la circulation chaque matin à 5h30 pour permettre le passage de la navigation entre le sud et le nord, afin d'éviter le contournement par le sud de Basse-Terre pour rejoindre l'ouest de Grande-Terre. Particularité de cette région du monde à la tectonique tourmentée !

Si je me place dans l'état d'esprit de la prospective, motivation de ce voyage, ces images sont porteuses de nombreuses questions pour le futur. Quel est le destin de cette agriculture périurbaine interstitielle et de ceux qui la pratiquent ? Evidemment, il faudrait se demander s'il s'agit d'agriculteurs éleveurs ou bien d'habitants pour lesquels la culture de l'igname et la propriété d'une vache et de trois chèvres s'ajoutent à d'autres activités ou atténuent les

conséquences des situations de chômage. Il faudrait s'intéresser à l'évolution de la société locale (niveau de vie, habitat, habitudes de consommation des urbains), à ses rapports avec une éventuelle expansion touristique. Et évidemment aussi, pour instruire cette question de l'évolution de territoires ruraux sous influence urbaine, il faudrait se préoccuper de l'existence ou non d'une politique urbaine qui donnerait quelques règles directrices d'organisation.

Reste l'apport des recherches de l'INRA à l'évolution et à la viabilité de l'agriculture en Guadeloupe. Au cœur des démarches de recherche dont j'ai eu des témoignages rapides, je note la place centrale donnée à la question sanitaire, avec comme souci celui de limiter l'usage des pesticides et des anti-parasitaires. Les moyens de lutte explorés couvrent une large palette. Ils exploitent par exemple la diversité génétique des capacités de résistance en vue de la création de variétés, et se préoccupent des conséquences des pratiques de conduite et des systèmes de production sur la santé des plantes et des animaux. La pathologie des plantes, fortement liée ici aux conditions du climat tropical humide, est également sous la dépendance du régime des vents des alizés qui colportent toutes sortes de germes d'une île à l'autre, et même probablement d'une rive de l'Atlantique à l'autre. D'où le besoin aussi d'un observatoire permanent de ces pathologies pour lancer des alertes. Ainsi, l'INRA joue dans ce domaine un rôle de référence à l'échelle de la région Caraïbe.

A neuf mille mètres d'altitude au-dessus de Limoges, je vis encore dans ma tête cette belle journée de parcours sur Grande-Terre, dont les territoires multiples proviennent de combinaisons variées entre la géologie tourmentée de cette région du monde et le gradient des pluies. Je garde de mon passage la sensation d'un certain plaisir de vivre dans cet environnement. Mais quel est le plaisir quotidien de vivre pour ses habitants permanents ? Je l'ignore. Je ne peux m'empêcher d'évoquer le symbole de menace que représente le volcan de l'île-Etat de Montserrat, qui pointe à l'horizon, dans les nuages, à 70 kilomètres au nord, selon le panneau piqué au milieu de la garrigue sur la Pointe de la Grande Vigie.

Voilà qui est écrit. Je suis libéré ! Je peux passer à d'autres sujets de préoccupations. Aujourd'hui, c'est une nouvelle journée à Paris, cette fois-ci à propos du projet de l'Institut National du Développement Local porté à Agen par Jean François-Poncet. Mais je sais que, désormais, je n'échapperai plus aux séductions guadeloupéennes. C'est décidé, je vais prendre contact avec Télumée Miracle et la Mulâtresse Solitude ! La Caraïbe, sous le signe des pluies et des vents... serait-ce pour moi une nouvelle Méditerranée ?